

Soin humanitaire et petites choses dans des lieux déshumanisés

Paul Bouvier*

**Conseiller médical du Comité international
de la Croix-Rouge, Genève, Suisse**

Paul Bouvier est le conseiller médical du Comité international de la Croix-Rouge (CICR). Médecin spécialisé en pédiatrie et en santé publique, il s'intéresse particulièrement à la vulnérabilité, aux traumatismes et à la résilience des victimes de violences. Depuis 1979, il a visité ou travaillé comme médecin dans différents lieux de détention sur plusieurs continents. Au CICR, il s'occupe actuellement de questions de santé et d'éthique dans l'action humanitaire, ainsi que de la formation de professionnels de l'humanitaire à l'approche de santé publique pour répondre aux situations de crise et aux conflits armés.

Mots clés : CICR, action humanitaire, valeurs humanitaires, délégués du CICR, visites aux détenus, entretiens, mauvais traitements, dignité, confidentialité, traumatisme, résilience, soins.

: : : : : :

Qu'est-ce que l'action humanitaire ?

*Ce n'était rien qu'un peu de pain,
Mais il m'avait chauffé le corps,
Et dans mon âme il brûle encore,
À la manière d'un grand festin.*

Georges Brassens, *Chanson pour l'Auvergnat*

Voici de brèves notes sur de toutes petites choses. De petites choses comme une tasse de café, des images de fleurs, d'animaux ou de paysages, ou quelques gouttes

* Les opinions exprimées dans le présent article sont celles de l'auteur et ne représentent pas nécessairement celles du CICR. L'article a été présenté en partie lors de la cérémonie d'ouverture du premier Congrès européen de psychiatrie sociale tenu à Genève, le 4 juillet 2012. La version anglaise de cet article est parue dans *International Review of the Red Cross*, Vol. 94, N° 888, Hiver 2012.

de parfum. De toutes petites choses, si dérisoires qu'on ose rarement les mentionner dans des rapports, des comptes rendus ou des articles de journaux décrivant l'action humanitaire sur le terrain. Et pourtant ces petites choses représentent parfois une part non négligeable, peut-être même très importante, des activités du personnel du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), au cœur des conflits armés et de violences.

En tant que médecin et délégué médical du CICR, j'ai visité différents lieux de détention sur plusieurs continents. Dans ce domaine, le CICR travaille en sa qualité d'organisation impartiale, indépendante et neutre dans le cadre d'entretiens privés confidentiels avec les détenus et d'un dialogue confidentiel avec les autorités pénitentiaires¹. Le caractère confidentiel des entretiens est essentiel pour protéger les détenus et pour établir un lien de confiance. Quant au dialogue confidentiel avec les autorités, il porte sur les conclusions et recommandations générales émises sur la base des observations faites durant la visite et des problèmes évoqués par les détenus, tout en préservant l'anonymat de la source des informations. Le but de ces visites est d'améliorer les conditions de détention des détenus et le traitement qui leur est réservé, de prévenir les mauvais traitements ou d'y mettre un terme, ainsi que de veiller à ce que les détenus soient traités de manière humaine et que règnent des relations humaines dans le centre de détention. En 2012, les délégués du CICR ont visité environ 540 000 personnes détenues dans 97 pays et territoires, dont plus de 26 000 dans le cadre d'entretiens privés. Les délégués du CICR sont souvent les seules personnes de l'extérieur qui rendent visite aux détenus.

Les présentes notes portent principalement sur les visites aux personnes détenues. Les activités du CICR étant confidentielles, aucun lieu, nom ni aucune date ne sera mentionné. Le lecteur se rendra cependant compte que des problèmes similaires se posent dans de nombreux contextes différents.

À quoi sert une tasse de café ?

Cette réflexion résulte de deux questions que m'ont posées des collègues. Des questions déroutantes, sans réponse évidente. Toutes deux nous ramènent cependant au fondement et aux limites de l'action humanitaire dans des situations de violences, et au cœur même du soin et de l'éthique humanitaires.

La première question résultait d'une demande formulée par un expert renommé en psychologie positive et en résilience. Il était à la recherche d'une étude menée par le CICR il y a quelques années dans laquelle, dans son souvenir, des personnes à qui l'institution était venue en aide évoquaient ce qui leur avait été le plus utile et leur avait fait du bien. Il se rappelait que leurs réponses mentionnaient souvent des choses simples, des marques de gentillesse, comme le fait de leur offrir une tasse de café.

1 CICR (2013), *Visites aux détenus*, disponible sur : <http://www.icrc.org/fre/what-we-do/visiting-detainees/index.jsp> (dernière consultation juin 2013). Voir aussi la brochure *Faire respecter la vie et la dignité des personnes privées de liberté*, CICR, Genève, 2011, disponible sur : <http://www.icrc.org/fre/resources/documents/publication/p0543.htm>.

D'une part, je pouvais bien sûr apprécier la valeur d'une tasse de café ; je me rendais également compte que dans la vie d'un détenu, la visite d'un délégué du CICR pour un entretien privé, qui l'écoute autour d'une tasse de thé ou de café, d'un jus d'orange ou de biscuits, peut parfois constituer un événement extraordinaire. D'autre part cependant, il me semblait gênant de parler d'expériences positives et de résilience dans des situations où les détenus s'efforcent de survivre dans des conditions effroyables, parfois victimes de traitements inhumains et dégradants ou de violences extrêmes. Lors de nos visites, la plupart des entretiens privés portaient sur la vie en détention, la séparation d'avec les êtres chers, les conditions difficiles, les événements terribles vécus, la tristesse, les souffrances et la douleur ; et comme je suis médecin, nous parlions souvent de problèmes de santé, d'affections physiques, de maladies chroniques et de troubles psychosociaux et mentaux liés à la captivité.

Dans de telles circonstances, une tasse de café était certainement très appréciée ; mais j'avais peur de surestimer sa valeur et de nier ainsi les souffrances et les éventuels traumatismes endurés. Dans ce genre de situations, à quoi sert réellement une visite ? Est-ce qu'une tasse de café offerte avec gentillesse change vraiment quelque chose ?

Dans une gravure remarquable de la série « Les désastres de la guerre », Goya dépeint une vieille femme tendant un bol de soupe à une personne affamée, à l'article de la mort, pendant la famine qui a fait rage à Madrid en 1810 durant la guerre d'indépendance espagnole². Voilà une scène d'humanité. Goya souligne pourtant la portée limitée et dérisoire de cet acte avec ce titre : « À quoi sert une tasse » ?

Est-ce vraiment de l'action humanitaire ? Le sentiment d'impuissance dans les visites de détention

La deuxième question m'a été posée quelques mois plus tard par un médecin qui effectuait des visites de détention pour le CICR. Ce collègue était rentré récemment d'une région de conflit dans laquelle la torture était pratiquée de manière courante et prolongée. Les détenus étaient battus régulièrement et affreusement torturés. Le CICR visitait ces lieux de détention, s'entretenait avec les détenus, recueillait des preuves d'abus et de mauvais traitements et présentait des rapports aux autorités afin de faire changer les choses. Les délégués observaient cependant peu de progrès à ce moment-là, ils ne pouvaient qu'être témoins de la gravité, l'étendue et la répétition de ces mauvais traitements. Notre collègue en constatait les terribles conséquences. Le CICR a alors commencé à proposer aux anciens prisonniers un soutien psychosocial après leur libération, incluant au besoin un accompagnement psychologique et des soins de santé mentale. Mais les besoins étaient énormes ; des centaines de personnes auraient pu bénéficier de ce programme, pourtant les capacités du CICR étaient limitées. Était-ce juste pour ceux qui ne pouvaient y participer ? D'autres questions, plus fondamentales, se sont posées ensuite : le CICR devait-il poursuivre ces visites ?

2 Paul Bouvier, « 'Yo lo vi' - Goya témoin des désastres de la guerre : un appel au sentiment d'humanité », dans *Revue internationale de la Croix-Rouge*, Vol. 93, Sélection française 2011/3, pp. 195-223.

À quoi servaient-elles, si la torture et les mauvais traitements perduraient ? Cela avait-il un sens ? Ce collègue médecin se demandait : « Est-ce vraiment de l'action humanitaire » ?

Les visites de détention du CICR ont pour but de garantir et d'encourager un traitement humain des détenus et le respect de leur dignité, d'améliorer leurs conditions de détention et d'atténuer leurs souffrances. Le CICR sait d'expérience que la persévérance est indispensable et que des progrès sont parfois obtenus seulement à long terme, par le biais d'un dialogue confidentiel avec les autorités, fondé sur des faits et sur un fort attachement aux valeurs humanitaires. Pour que ces visites aient un sens, elles doivent avoir un effet sur les conditions de détention, et le dialogue avec les autorités détentrices doit être constructif. Si ces conditions ne sont pas réalisées, le CICR peut décider d'interrompre ses visites et, en fin de compte, de dénoncer publiquement la situation³. Une telle décision est difficile à prendre, puisque souvent les détenus se retrouvent alors sans aucune visite de l'extérieur, ce qui accroît leur isolement et les rend plus dépendants et vulnérables.

Des instants d'humanité partagée

Dans un film réalisé par le CICR il y a quelques années⁴, d'anciens prisonniers parlent de leur détention et des visites de l'institution. Ce film montre tout simplement leur souffrance, leurs expressions de désarroi, leur douleur et leurs larmes lorsqu'ils évoquent les moments terribles vécus en détention. Certains souhaitent décrire l'isolement, les mauvais traitements... et s'interrompent soudain. Les mots leur manquent ; même des années après, ils n'arrivent pas à en parler.

Dans le film, certains anciens détenus se remémorent les visites des délégués du CICR et évoquent l'importance de ces instants. Cela m'a rappelé les entretiens confidentiels avec les prisonniers autour d'une tasse de thé ou de café, d'un jus d'orange ou de biscuits. Parfois, la visite devenait une véritable rencontre. Nous parlions alors de notre vie, de notre famille, de la nature, d'art et de culture, de nos croyances et nos espoirs. Le plus souvent il s'agissait de toutes petites choses, de détails de la vie quotidienne. Parfois survenait une pointe d'humour et la dure réalité était interrompue par des éclats de rire. C'étaient des moments intenses ; des instants d'humanité partagée.

Des images d'espoir

J'ai vécu de telles rencontres il y a quelques années, alors que je visitais un lieu de détention particulièrement difficile. Les besoins matériels fondamentaux des détenus – nourriture, eau, logement et soins médicaux – étaient couverts, mais

3 CICR, *Respect de la vie et de la dignité des détenus*, Introduction, 2010, disponible sur : <http://www.icrc.org/fre/what-we-do/visiting-detainees/overview-visiting-detainees.htm> (dernière consultation juin 2013).

4 CICR, *À l'écoute du silence*, Genève, 1993, DVD, 34 min.

ceux-ci souffraient d'isolement, d'inactivité, de privation de leurs objets personnels, de relations tendues avec les gardes et d'incertitude quant à leur sort ; cela nuisait fortement à leur santé physique, mentale et psychosociale. Comme dans de nombreux lieux de détention, la distribution et la récolte de nouvelles familiales par le biais de messages Croix-Rouge échangés entre les familles et leurs proches détenus constituait une activité importante du CICR⁵. Dans ce lieu de détention précis, le CICR menait cependant une autre activité, assez singulière : les délégués distribuaient également des images de paysages, d'animaux ou de fleurs. Durant les visites, on pouvait voir des détenus choisissant des images dans une pile proposée par un délégué. Il s'agissait d'une activité importante, puisqu'environ vingt images par personne étaient distribuées au cours d'une visite. Il y avait un large choix d'images représentant des fleurs, des oiseaux ou des animaux sauvages, des villes et des bâtiments religieux, de magnifiques couchers de soleil sur de vastes paysages...

Qu'est-ce que les détenus faisaient de ces images ? Tout d'abord, beaucoup les accrochaient aux murs de leur cellule, pour se rappeler la beauté qui existe dans le monde : de belles fleurs, des animaux forts, des oiseaux volant librement, de magnifiques villes, des lieux destinés à la prière et à la vie religieuse... et de splendides couchers de soleil. Ensuite, beaucoup envoyaient ces images à leurs familles, souvent sans aucun commentaire. Comme si les mots étaient superflus, ou si aucun mot ne pouvait décrire ce qu'ils souhaitaient exprimer. Comme si ces détenus disaient à leurs proches : « Je suis là, et je partage cette image avec vous ; je vous offre la beauté de la nature et des villes ; je vibre à la beauté d'un coucher de soleil. Je suis humain ».

C'est par ce moyen simple que ces personnes exprimaient leur humanité. Elles avaient subi la guerre, les mauvais traitements, la séparation, l'isolement et des conditions de détention difficiles. Elles avaient été traitées comme si elles n'étaient pas humaines, mais en marge de l'humanité. Par le biais de ces images, elles exprimaient simplement leurs rêves, leurs espoirs, et probablement leur appartenance à l'humanité. En offrant ces magnifiques images à leurs proches, elles leur montraient leur amour et partageaient leur humanité.

Certains des collaborateurs du CICR semblaient disposer de capacités relationnelles particulières et faire preuve d'une sensibilité à part dans cet aspect humain de leur activité ; parmi eux, les femmes jouaient un rôle important dans l'équipe de visite : elles avaient eu l'idée de cette activité, choisi des images sur Internet qu'elles avaient ensuite imprimées en format carte postale, et organisé la distribution. Certains délégués faisaient preuve de beaucoup d'enthousiasme en apportant ces images aux détenus, en les aidant à choisir la plus belle à envoyer chez eux, en discutant de leur choix et de la signification d'une image. C'étaient là des moments précieux.

5 Les messages Croix-Rouge (MCR) sont des lettres ouvertes contenant exclusivement des nouvelles d'ordre familial ou privé ; ils sont récoltés et distribués personnellement par des volontaires de la Société nationale de la Croix-Rouge ou du Croissant-Rouge, ou par des collaborateurs du CICR. Les MCR contiennent le nom et l'adresse complète de l'expéditeur et du destinataire. Dans les lieux de détention, ils sont lus par les autorités avant d'être distribués. Voir CICR, « Rétablir le contact », disponible sur : <http://familylinks.icrc.org/fr/pages/cequenousfaisons/retablir-contact.aspx> (dernière consultation juin 2013).

Petits cadeaux et reconnaissance mutuelle

Certains détenus utilisaient ces images d'une autre manière : durant un entretien privé, ils choisissaient une image de leur collection et l'offraient au délégué. Dans un environnement où ils étaient privés de pratiquement tout, ce petit objet devenait un cadeau d'une valeur inestimable. Pour ces personnes détenues dans des conditions très dures, faire cadeau d'une image au délégué leur permettait d'exprimer leur propre humanité et de retrouver leur dignité ; ce petit cadeau gratuit, venant d'une personne extrêmement vulnérable et démunie, attestait d'un sentiment de reconnaissance mutuelle en tant qu'êtres humains, la reconnaissance de notre humanité commune⁶.

Il arrive fréquemment que des détenus offrent des cadeaux aux délégués du CICR qui les visitent, ces cadeaux pouvant revêtir diverses significations. S'ils sont en mesure de le faire, les détenus invitent le délégué à partager une tasse de thé, une boisson fraîche ou un peu de nourriture. Ce simple geste instaure une relation dans laquelle le visiteur est reçu comme un invité, ce qui rétablit une certaine symétrie et réciprocité dans la relation avec l'acteur humanitaire. De nombreux délégués expérimentés se considèrent d'ailleurs comme des visiteurs et font preuve envers les détenus de la courtoisie et du respect qu'ils attendraient eux-mêmes d'un invité. Le fait d'offrir à boire ou à manger est une invitation à une vraie rencontre, à partager un instant d'humanité.

Il n'est pas rare non plus que des détenus offrent un dessin, un poème ou de l'artisanat. Cela n'est pas considéré comme la réponse à une obligation morale de « rendre » la visite par le biais d'un cadeau, mais plutôt comme une expression de gratitude et une demande d'être reconnu comme un être humain, avec son identité et son histoire, ses émotions, ses souffrances et ses capacités.

Un parfum et quelques gouttes de dignité

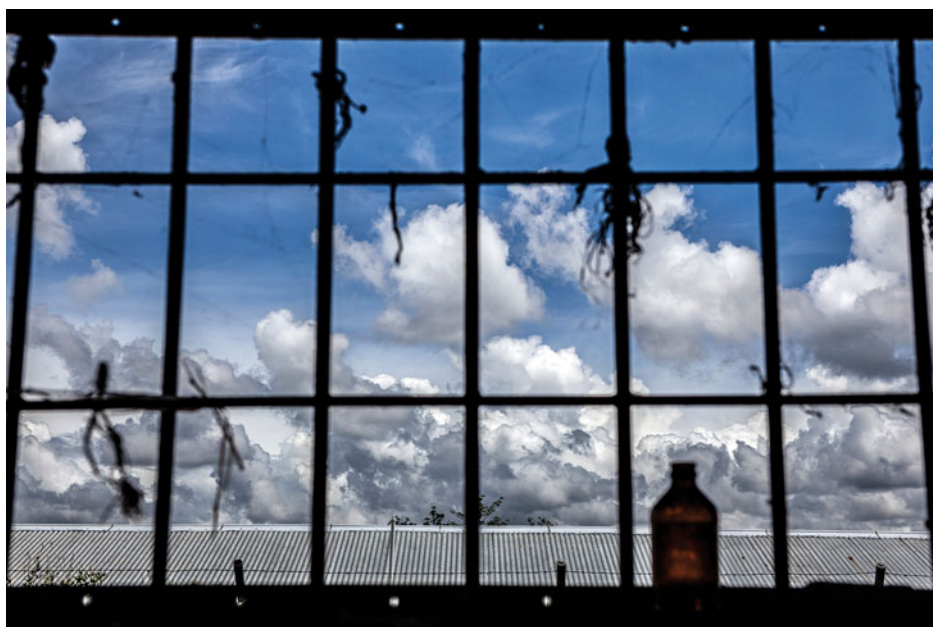
Un jour, lors d'une visite dans un de ces lieux de détention particulièrement difficiles, une collègue déléguée a reçu une requête inhabituelle : un détenu lui a demandé si elle pouvait revenir le voir et lui apporter du parfum. La déléguée était un peu déroutée, tant par la nature de cette demande qu'en raison des règles de sécurité. Le soir, elle a demandé à un collègue un peu d'eau de toilette, et le lendemain elle est retournée voir le détenu et lui a donné quelques gouttes de ce parfum. Celui-ci s'est alors copieusement et joyeusement aspergé le visage, les cheveux et les vêtements. L'homme était rayonnant ; il s'est redressé, a regardé la déléguée et lui a dit avec reconnaissance : « Vous savez, pour la première fois depuis que je suis ici, je sens bon ; je me sens humain ».

Il est ensuite allé voir ses camarades dans la cour, leur disant sa joie et frottant ses vêtements contre les leurs pour partager le parfum. Nous les avons vus plus tard dans la journée, ils sont venus vers nous, joyeux, fiers de partager cette bonne odeur. Quelques gouttes de parfum leur avaient rendu un sentiment de dignité.

6 Paul Ricœur, « L'échange des dons et la reconnaissance mutuelle », dans *Parcours de la reconnaissance*, Stock, Paris, 2004, pp. 342 et 352 ; Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, Stock, Paris, 2004.



Homme détenu par les autorités afghanes, Afghanistan. © CICR/VII/James NACHTWEY.



Hautes-Terres occidentales, prison de Baisu, Papouasie-Nouvelle-Guinée. Vue de l'extérieur à travers les barreaux de la fenêtre. © CICR/Marko KOKIC.



Bujumbura, prison de Mpimba. Visite et rédaction de messages Croix-Rouge. © CICR/Thierry GASSMANN.



Phnom-Penh, Prison T3. Visite à la prison et entretien avec des détenus. © CICR/Serge CORRIERAS.



Kinshasa, office of the Central Tracing Agency. Writing a Red Cross-message. © CICR/Jean-Patrick DI SILVESTRO.



Lima, Pérou, centre de détention haute sécurité Chorrillos pour femmes. Discussion entre une déléguée CICR et une détenue malade dans sa cellule. © CICR/Boris HEGER.

Le soin humanitaire, du traumatisme à la résilience

Les scènes et les petites choses décrites ci-dessus illustrent certains aspects du soin humanitaire et de sa valeur dans les lieux de détention difficiles ; dans certains lieux déshumanisés, le soin humanitaire peut apporter quelques gouttes d'humanité. Les professionnels de la santé qui travaillent auprès de victimes de mauvais traitements et de violences extrêmes jouent un rôle déterminant pour détecter les souffrances mentales provoquées par des violences et par des conditions et des traitements inhumains. Ils ont révélé la réalité des traumatismes psychosociaux et leurs conséquences. Mais la compréhension et la reconnaissance des dégâts terribles que causent les conflits armés, l'extrême violence, les traitements inhumains ou dégradants et la torture sur la santé et la dignité des victimes n'en sont qu'à leurs débuts ; et il reste encore beaucoup à apprendre sur la manière d'aider ces victimes à se rétablir et à reprendre une vie satisfaisante et active. Il faut demeurer prudent et modéré avant de tirer des conclusions définitives sur le rôle possible d'une rencontre humanitaire avec des personnes qui souffrent, en particulier dans des contextes violents et déshumanisés.

La réalité des violences et des mauvais traitements, ainsi que leurs effets, sont facilement niés, ce qui peut entraîner de graves conséquences pour d'innombrables personnes dans les conflits armés. La violence extrême déshumanise. Elle a des effets dévastateurs sur l'être humain, elle anéantit ce qui est humain en lui. Pour les professionnels de l'humanitaire, il est douloureux de s'entretenir avec une personne victime d'extrême violence ou de tortures et de l'écouter raconter ce qu'elle a vécu. Lorsqu'ils viennent en aide à ces victimes, ils en paient le prix émotionnel et se trouvent marqués par leurs récits. Richard Mollica, qui a travaillé avec de nombreuses personnes victimes de torture, appelle cela « la douleur du soignant ». Selon son expérience, il peut être tout aussi éprouvant pour un témoin d'assister à la violence que pour la victime de la subir⁷. Ce traumatisme secondaire, ou « traumatisme indirect », découle de l'effet cumulatif du travail avec des personnes traumatisées : atteinte aux sentiments, aux schémas cognitifs, aux souvenirs, à l'estime de soi, au sentiment de sécurité de l'acteur humanitaire⁸. Cette conséquence spécifique du travail avec des personnes traumatisées a été constatée tout d'abord chez les psychothérapeutes, et plus récemment dans les familles de prisonniers de guerre⁹, chez les interprètes travaillant auprès de victimes de tortures¹⁰ et chez les avocats s'occupant de dossiers pénaux¹¹.

7 Richard F. Mollica, *Healing Invisible Wounds: Paths to Hope and Recovery in a Violent World*, Harcourt Inc., Orlando, 2006, p. 31.

8 Pilar Hernández, David Gangsei, David Engstrom, « Vicarious resilience, a new concept in work with those who survive trauma », dans *Family Process*, Vol. 46, N° 2, Juin 2007, p. 231.

9 Rachel Dekel, Zahava Solomon, « Secondary traumatization among wives of Israeli POWs: the role of POWs' distress », dans *Social Psychiatry and Psychiatry Epidemiology*, Vol. 41, N° 1, 2006, pp. 27-33.

10 David W. Engstrom, Tova Roth et Jennie Hollis, « The Use of Interpreters by Torture Treatment Providers », dans *Journal of Ethnicity and Cultural Diversity in Social Work*, Vol. 19, N° 1, janvier-mars 2010, pp. 54-72.

11 Lila Petar Vrklevski, John Franklin, « Vicarious Trauma: the impact on solicitors of exposure to traumatic material », dans *Traumatology*, Vol. 14, N° 1, mars 2008, pp. 106-118.

Les délégués du CICR peuvent être véritablement marqués par leur activité auprès de personnes victimes d'une violence extrême. Ils peuvent également être témoins de la capacité de certaines victimes à résister et à conserver leur propre humanité malgré les épreuves déshumanisantes qu'elles ont vécues. Dans quelle mesure les visites du CICR contribuent-elles à la résistance des victimes et à leur capacité de surmonter leur traumatisme ? Lorsqu'il est impossible d'empêcher les mauvais traitements et la violence, est-ce que ces visites favorisent au moins la résilience des victimes ? Probablement, lorsqu'elles deviennent l'occasion d'une rencontre, d'un instant d'humanité partagée.

Nous avons débattu de ces questions un jour, lors d'un cours de formation. Une collègue qui travaillait comme médecin dans des lieux de détention où la torture était courante a déclaré que les choses ne se passaient pas ainsi. Selon elle, les professionnels de l'humanitaire pouvaient effectivement être profondément marqués par leur travail en détention ; mais on ne pouvait pas dire qu'en visitant des détenus ils renforçaient les capacités de ceux-ci à faire preuve de résilience. Elle a raconté qu'un jour, elle avait eu un entretien privé avec un groupe de détenus ; ils lui décrivaient des choses terribles, la torture, la souffrance et la douleur. Profondément touchée, elle s'était mise à pleurer. Les détenus lui avaient alors parlé gentiment, lui avaient expliqué comment, ensemble, ils parvenaient à surmonter leur souffrance. Ils se soutenaient mutuellement. Et ils soutenaient à présent la déléguée qui était venue les voir.

Cette histoire nous a appris des choses importantes. D'une part, cette déléguée était une bonne professionnelle de la santé et de l'humanitaire ; ses larmes ne faisaient qu'exprimer sa compassion et son humanité face à des récits déshumanisants, ainsi que le fait que sa longue expérience ne l'avait pas rendue insensible à la souffrance. D'autre part, pour les détenus, c'était le signe d'une rencontre avec un être humain. C'étaient eux qui apportaient à la déléguée un soutien et des conseils, qui partageaient leur expérience.

Le processus par lequel un thérapeute apprend à surmonter des épreuves grâce à ses patients a été appelé « résilience vicariante »¹², par analogie avec les traumatismes vicariants, ou secondaires, décrits chez les personnes travaillant avec des victimes de violences extrêmes. La résilience vicariante est définie comme le processus par lequel des professionnels sont influencés de manière positive par la résilience de leurs clients¹³. Il s'agit là d'une évolution intéressante de notre compréhension du traumatisme et de la résilience, tendant à indiquer qu'une véritable relation de soin consiste en un processus transactionnel entre deux sujets. L'élément central du soin humanitaire réside probablement dans la relation entre le professionnel et la personne qu'il visite, lorsque la visite devient une rencontre entre deux êtres humains. Chacun arrive à cette rencontre en tant que personne, avec son identité, son histoire, ses capacités et sa vulnérabilité. Le renforcement de la résilience après une situation d'extrême violence pourrait s'avérer un processus d'humanisation mutuelle.

12 Pilar Hernández *et al.*, *op. cit.*, note 9, p. 230.

13 Pilar Hernández, David Engstrom, David Gangsei, « Exploring the impact of trauma on therapists: vicarious resilience and related concepts in training », dans *Journal of Systemic Therapies*, Vol. 29, N° 1, 2010, pp. 67–83, p. 73.

Le soin humanitaire face à l'agressivité

Les petites histoires racontées ci-dessus décrivent des situations dans lesquelles la relation entre le professionnel de l'humanitaire et les détenus peut déboucher sur une rencontre humaine. Cependant, lors de leurs visites de détention, il arrive que les délégués du CICR se heurtent à un rejet ou à de l'agressivité. Ils peuvent également faire l'objet d'insultes dégradantes de la part des détenus, de violences verbales ou même de menaces, ou d'agressions avec des liquides corporels. Ces situations peuvent être extrêmement difficiles à supporter et à surmonter, et constituer un autre traumatisme pour les professionnels de l'humanitaire.

De nombreux délégués du CICR ont subi de telles situations. Il est arrivé que des détenus concernés aillent voir les délégués dans les bureaux de l'institution après leur libération ; ils leur ont présenté leurs excuses, demandé de faire preuve de compréhension et expliqué qu'ils n'avaient pas eu d'autre moyen d'exprimer leur colère. Ils ont expliqué que leurs insultes et leur comportement agressif n'avaient rien de personnel, mais étaient une manière de communiquer. Une collègue a raconté que d'anciens détenus l'avaient remerciée de son attitude lorsqu'ils l'avaient insultée, car elle n'avait pas réagi de manière personnelle. Cette attitude les avait aidés à résister et à supporter leurs souffrances.

Les comportements agressifs, dirigés contre soi-même ou contre des tiers, constituent souvent des manières extrêmes de communiquer en détention. Dans une conférence remarquable donnée en 1975, l'écrivain dissident André Siniavski, libéré après sept ans passés dans des camps en Union soviétique, mentionnait quelques « formes extrêmes de la communication dans des conditions de solitude¹⁴ ». Il décrivait des actes inhabituels, étranges ou peut-être choquants comme étant des formes de communication « où l'homme est placé en situation absolument bloquée ». « Aucune issue pour le langage, le besoin de communication, aucune issue pour la vie même », expliquait-il¹⁵. Dans des situations d'isolement, de rejet ou d'indifférence extrême, les actes effectués avec ou contre son propre corps, les grèves de la faim, les mutilations ou autres actes de violence contre soi doivent être compris comme un « genre particulier de communication¹⁶ ».

De tels actes expriment une protestation extrême, au moyen d'un genre de communication entièrement négatif, d'une « rupture dans la communication¹⁷ ». Des études anthropologiques et linguistiques récentes sur les actes extrêmes de communication commis dans de telles situations arrivent à des conclusions similaires¹⁸. Les actes agressifs tels que les insultes, le fait de jeter des liquides corporels

14 André Siniavski, « 'MOI' ET 'EUX' (Sur quelques formes extrêmes de la communication dans des conditions de solitude) », dans *Solitude et Communication, Rencontres Internationales de Genève - Tome XXV*, Éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1975, pp. 137-167.

15 *Idem*, p. 138.

16 *Ibid.*, p. 145.

17 *Ibid.*, p. 145.

18 Lionel Wee, « Extreme communicative acts and the boosting of illocutionary force », dans *Journal of Pragmatics*, Vol. 36, N° 12, décembre 2004, pp. 2161-2178 ; Lionel Wee, « The hunger strike as a communicative act: intention without responsibility », dans *Journal of Linguistic Anthropology*, Vol. 17, N° 1, Juin 2007, pp. 61-76.

sur des visiteurs, d'étaler des excréments sur les murs de sa cellule, de faire la grève de la faim ou de se mutiler devraient être compris en premier lieu comme des actes de communication. Ils constituent une protestation ou expriment le désespoir lorsqu'aucun autre moyen de communication n'existe. Ils sont un appel à la dignité et à la reconnaissance.

Les acteurs humanitaires qui visitent des lieux de détention doivent être prêts à faire face à de telles situations, afin d'éviter de réagir de manière personnelle ou trop formelle à des actes agressifs. Il est important de rétablir une communication verbale « avec » la personne détenue : plutôt que de parler « à » cette personne ou de l'écouter, la solution peut consister à renouer un dialogue, ouvrant ainsi la voie à une reconnaissance mutuelle en tant qu'êtres humains capables et dignes. Un tel dialogue peut permettre de comprendre la signification, les raisons et le but des actes agressifs, et d'entamer une réflexion commune sur différentes manières de communiquer avec les personnes ou les autorités concernées – lorsque c'est possible.

Le même type de processus peut ensuite être utilisé dans le dialogue des acteurs humanitaires avec les autorités sur la manière d'encourager une communication positive dans le lieu de détention. Par exemple, ces dernières peuvent réagir de façon humaine à une grève de la faim en mettant en place des manières positives de communiquer avec les détenus, par le biais de réunions régulières avec ceux-ci ou leurs représentants. Ces réunions permettent d'aborder des questions importantes et de réfléchir ensemble à des solutions possibles. Une meilleure communication peut avoir un effet majeur sur l'environnement relationnel au sein de l'établissement pénitentiaire, entraînant une diminution de la violence et une amélioration de la santé des détenus.

De petites choses sur la voie de l'humanisation

La violence et les conflits armés ont des effets extrêmement graves sur les personnes, les familles, les sociétés et l'humanité. Les exemples tirés de lieux de détention montrent que l'action humanitaire consiste à prendre soin des individus et à rendre humains des endroits déshumanisés. Ce travail requiert souvent une grande humilité et une confiance solide dans notre capacité, en tant qu'êtres humains, à renoncer à la violence et à nouer des relations respectueuses et constructives, même pendant un conflit armé. Il faut également avoir confiance dans le fait que les effets de l'action humanitaire peuvent ne pas forcément être constatés immédiatement. Ils peuvent apparaître des années plus tard, lorsqu'un ancien détenu se remémore une tasse de café, des images de fleurs, d'animaux sauvages ou d'un coucher de soleil, des gouttes de parfum, des instants simples d'humanité partagée. De petites choses qui lui ont rendu son sentiment d'humanité et de dignité, parce qu'on l'a reconnu comme un être humain.

Dans son livre remarquable intitulé *Humanity*, le philosophe Jonathan Glover analyse différentes voies de l'inhumanité¹⁹. Dans sa recherche, il ne rencontre que

19 Jonathan Glover, *Humanity - A Moral History of the Twentieth Century*, Pimlico, Londres, 1999.

peu d'exemples d'humanité ; seules quelques personnes, semble-t-il, ont le courage de prendre des risques et de donner des « réponses humaines », qui sont le respect et la compassion²⁰. Dans l'Europe sous occupation nazie, pour les prisonniers de Mauthausen ou pour les Juifs de Berlin, même un visage amical pouvait tout changer²¹.

Glover cite l'exemple de l'écrivain et philosophe Jean Améry, qui se souvenait de cigarettes. Après qu'il avait été torturé à Breendonk, un soldat lui avait lancé une cigarette allumée par les barreaux de sa cellule. Plus tard, à Auschwitz-Monowitz, il avait partagé la dernière cigarette d'Herbert Kap, un soldat handicapé de Danzig. Améry se souvenait de quelques autres personnes ayant eu des gestes humains, notamment Willy Schneider, un ouvrier catholique d'Essen qui l'avait appelé par son prénom, déjà tombé dans l'oubli, et lui avait donné du pain²². Cependant, relève Glover, Jean Améry se rendait compte que de tels gestes étaient rares. Dans son livre, Améry explique que le poids de ces personnes courageuses ne suffisait pas lorsqu'elles n'étaient plus face à lui mais perdues au milieu de leurs pairs²³ : pour lui, leurs actes humains ne parvenaient pas à compenser les innombrables actes de complicité et de collaboration commis par tant de personnes. Améry décrit les raisons de son amertume et son incapacité à surmonter ce qui s'est passé. Il a été profondément marqué par la torture et les camps d'extermination. Il n'estime pas avoir été « traumatisé », écrit-il, mais plutôt « déshumanisé²⁴ ».

Dans son récit, Magda Hollander-Lafon se remémore également de petits gestes d'humanité au cœur de l'inhumanité et de l'horreur à Auschwitz²⁵ : dans le wagon de marchandises qui l'emmenait à Auschwitz, quelqu'un lui a donné une tranche de saucisson, qu'elle a partagée avec sa mère et sa sœur²⁶ ; des compagnons anonymes lui ont sauvé la vie en lui donnant quelques gouttes d'eau lorsque la soif lui avait fait perdre connaissance²⁷ ; le « vilain garde à la voix méchante » lui a donné une paire de sabots et a veillé sur elle au travail²⁸ ; un compagnon lui a glissé des mots de fraternité, d'amitié et de courage qui l'ont aidée à vivre²⁹ ; et une femme mourante lui a donné quatre petits bouts de pain, afin qu'elle puisse survivre et rendre témoignage de ce qui se passait à Auschwitz³⁰. Ce genre de petites choses ont aidé Magda Hollander-Lafon à surmonter ses souffrances et à suivre sa propre voie d'humanisation.

Il existe de nombreux récits de personnes ayant survécu à une extrême violence. Chaque expérience humaine est unique et irremplaçable. De même, il n'y

20 *Idem*, pp. 22-23.

21 *Ibid.*, p. 383.

22 *Ibid.*, p. 383.

23 Jean Améry, *Par-delà le crime et le châtiment – Essai pour surmonter l'insurmontable*, Actes Sud, Arles, 1995 (traduit de l'allemand), p. 159.

24 *Idem*, pp. 172 et 208.

25 Magda Hollander-Lafon, *Quatre petits bouts de pain – Des ténèbres à la joie*, Albin Michel, Paris, 2012.

26 *Idem*, p. 90.

27 *Ibid.*, p. 34.

28 *Ibid.*, p. 45.

29 *Ibid.*, p. 51.

30 *Ibid.*, p. 73.

a pas de solution « prête à l'emploi » pour le soin humanitaire. Quelques gouttes de parfum ont été demandées spontanément dans un lieu particulier, dans une rencontre entre deux personnes : grâce à ces gouttes, un détenu s'est senti reconnu en tant qu'être humain. Le même liquide pourrait cependant s'avérer insignifiant, ou même blessant, dans un autre contexte. Les professionnels de l'humanitaire trouvent leur propre manière d'apporter leur aide. Ils travaillent avec leur propre humanité, leur identité, leur histoire, leurs capacités et leurs vulnérabilités. Bien trop souvent, en particulier dans les conflits armés et les situations de violence, ils sont confrontés aux limites et à l'impuissance de leur action. Mais beaucoup savent d'expérience que leur capacité à prendre soin de la personne et à agir avec respect et sympathie, ainsi que leur créativité, peuvent contribuer à faire d'un entretien avec des personnes affectées – détenus, civils, blessés ou malades – une vraie rencontre, un instant d'humanité partagée. Cette relation de soin humanitaire est au centre de l'action humanitaire.